

— Et la main, vous ne nous dites rien de la main, ni du pied.

— Deux perfections.

— On reproche aux Françaises de n'avoir pas la taille aussi bien faite que les Napolitaines.

— Il faut croire que celle-ci fait exception ; elle est moulée à l'antique.

— Je crois qu'il faut s'attendre à mourir d'amour pour elle.

— Et mourir sans espoir ; son frère ne paraît pas badiner sur les questions d'amour.

— Ce Français aurait-il le mauvais goût de se fâcher par hasard.

— J'en répondrais.

— Eh mais tant mieux !

Celui qui acceptait si gaillardement l'éventualité d'un duel était un de ces jolis spadassins, brillants et dangereux tireurs comme il y en a tant à Naples où l'on est passionné pour l'escrime. Il était résolu à faire ce qu'il avait dit.

Une nouvelle se répandit dans le salon et chacun s'en émut.

— Vous savez que le chevalier Nello envoie demain un sonnet à la belle Parisienne !

— Si le jeune homme n'est pas plus endurant avec les chevaliers qu'avec les lazaroni, il y aura certainement duel !

— Quel malheur dit une dame. Le chevalier est ridicule de tuer ce jeune homme avant qu'on l'ait vu.

— Que le chevalier renonce à sa folle idée pour l'amour de Dieu ! dit un autre.

— Et pour l'amour des dames ! fit un jeune homme.

Il ne fut bruit que de cela pendant toute la soirée.

Ainsi la folie d'un gentilhomme napolitain allait encore remettre en question la vie d'Armand si miraculeusement disputée jusqu'ici à tant de périls.

III

LE SONNET

Le lendemain matin, quelques instants après le déjeuner, à l'heure de la sieste, le majordome de l'hôtel annonçait à M. Lenoël que le valet de chambre du chevalier Nello désirait remettre une lettre de son maître. Le majordome ne disait pas à qui particulièrement était adressée cette lettre.

— Qu'est-ce que cela veut dire ! fit M. Lenoël assez étonné.

— Qu'il entre ! dit Armand.

Le valet de chambre était une grande livrée ; il se présenta gaillardement ; s'inclinant devant Fernande, il lui présenta un bouquet, et sans mot dire, avec force salut et révérences, il se retira.

M. Lenoël fronça le sourcil ; Armand se mit à rire :

— Déjà ! fit-il.

Et à Fernande il dit :

— Lisez donc le sonnet, l'inévitable sonnet que doit contenir ce bouquet.

Fernande était troublée.

— C'est la coutume ici d'envoyer des fleurs et des vers aux jolies femmes ! dit Armand. On m'en a prévenu et il n'y a pas à s'en fâcher.

Puis, prenant le sonnet, il en lut la traduction française que le chevalier Nello avait eu soin de placer à côté du texte italien ; vraiment ce sonnet était remarquable. Nello le devait au petit médecin qui avait si bien décrit la beauté de Fernande.

— Pas mal ! fit Armand.

Il mit le sonnet dans sa poche de l'air du monde le plus indifférent ; et il n'en fut plus question. On se sépara pour aller dormir jusqu'à trois heures de l'après-

midi ; mais Armand, avant de siester, appela le majordome dans sa chambre.

— Je désire savoir si ce Nello n'aurait pas des ennemis mortels qui seraient enchantés de le voir mort ou tout au moins gravement blessé. Il s'agit de m'indiquer deux personnes qui seraient enchantées de me servir de témoins contre ce chevalier Nello que je veux corriger.

La majordome baissa la tête et il dit avec la plus profonde humilité :

— Je suis persuadé que les chevaliers Beljioso et Fremonte, qui sont gens de bonne réputation et bien posés, seraient ravis de rendre à votre Excellence le service qu'elle demande. Et si j'osais, je...

— Vous vous proposeriez pour aller porter ma carte avec demande d'entretien.

— Oui, signor.

— Et je suppose que vous tiendrez votre langue sur ce que vous supposez que je suis !

— Je le jure.

— Contentez-vous donc de présenter ma carte, de demander rendez-vous et de dire deux mots sur mes intentions.

Armand donna sa carte au majordome enchanté et il le gratifia encore une fois.

Mais il lui dit :

— Si ma sœur n'entend pas parler du duel avant qu'il ait lieu, je vous mettrai à même de comparer un *marengo*, maître Paolo. Allez.

Le marengo est un napoléon.

Nous avions oublié de dire que le majordome s'appelait Paolo ; le bonhomme se retira en bénissant dans son cœur ce saint patron auquel il attribuait les bonnes chances de cette journée.

IV

LE DÉFI.

Ayant ainsi pris ses mesures, Armand s'endormit du lourd sommeil de midi qui vous accable dans les pays chauds et vous jette dans une torpeur sans rêves ; vers trois heures et demie, le jeune homme sentit sur sa figure une fraîcheur délicieuse qui chassait le sang de son front. Il ouvrit les yeux. Devant lui se trouvait, l'éventail à la main, le majordome qui, en ingénieur Italien, se servait de l'éventail pour éveiller le jeune homme.

— Vous m'apportez une réponse, maître Paolo ? demanda Armand qui s'étirait paresseusement et bâillait à se démonter les mâchoires.

— Oui, signor, fit le majordome ; les deux chevaliers sont dans la joie ; il vont avoir l'honneur de se présenter ici vers trois heures et demie ; vous avez le temps, si vous le voulez, de vous jeter dans une voiture, de prendre un bain et de revenir frais et dispos vous babil-ler ici.

— Vous pensez à tout, maître Paolo.

Armand fit appeler une voiture. Une heure après, en effet, frais et dispos, il recevait la double visite attendue. Ils avaient bon et intelligent visage tous deux ; ils gagnèrent la confiance d'Armand.

— Parlez-vous français ? messieurs, demanda le jeune homme.

— Oui, monsieur, répondit Fremonte.

— Veuillez donc vous asseoir, je vous prie, dit Armand offrant des chaises.

Et en riant :

— Je vous reçois bien mal ; mais je suis ici pour si peu de temps, que j'ai pris le premier appartement libre dans ce que l'on m'a dit être le premier hôtel de la ville.

Ici le lecteur nous permettra d'ouvrir une parenthèse